Mon cahier d'histoires n°3



Centenaire de la Guerre 1914-1918
Edition Ville de Marmande
Collection Archives Municipales

Ce tournant de notre exposition annuelle en célébration de la Grande Guerre vient rendre hommage aux femmes qui ont subi ce conflit par le départ massif des hommes dégarnissant les campagnes, les villes, les usines et les services d'une présence masculine majoritaire à cette époque.
Elles vont s'investir affectivement, psychologiquement dans le conflit notamment à travers leur rôle de marraine de guerre, puis prendre part à l'effort de guerre, au combat en formant des corps de secours et d'infirmerie, à l'arrière dans les usines, en prenant le volant d'engins divers et dans toutes les activités nécessitant de la main d'œuvre.

Elles vont également participer à des actions de résistance, de combat, de renseignements, de soutien dans les différents corps d'armée.

Elles vont connaître des drames qu'elles porteront, seules, pendant les décennies futures comme ces veuves de guerre ou femmes et mères de mutilés.
Certaines deviendront héroïnes, d'autres resteront des anonymes, mais toutes dans l'action et la volonté d'assumer les effets complexes de cette guerre totale.

La littérature historique recense les actions de ces femmes, les exploits d'une jeune résistante de 16 ans, les engagements d'infirmières, de femmes médecins, le drame d'une épouse de général qui perdra son mari et ses cinq garçons…

Cette exposition tente à son niveau et dans l'expression de notre vie locale de donner un sens à leur rôle, et aux conséquences qu'il faudra en tirer notamment sur leur participation après-guerre à la vie de la nation notamment par l'obtention du droit de vote qui n'interviendra que très tardivement.

Ces femmes, sans droits et réputées juridiquement inaptes, exprimeront pleinement dans les larmes, la sueur et le courage, leur capacité à égaler ceux qui les avaient entraînées dans cette indicible horreur, mais en les dépassant dans les leçons qui en résulteront.

Bonne exposition et sage réflexion.

Laurence Valay
Adjointe au Maire de Marmande
En charge de la culture et de la préservation du patrimoine

De sang et de cendres

5 mai 1917

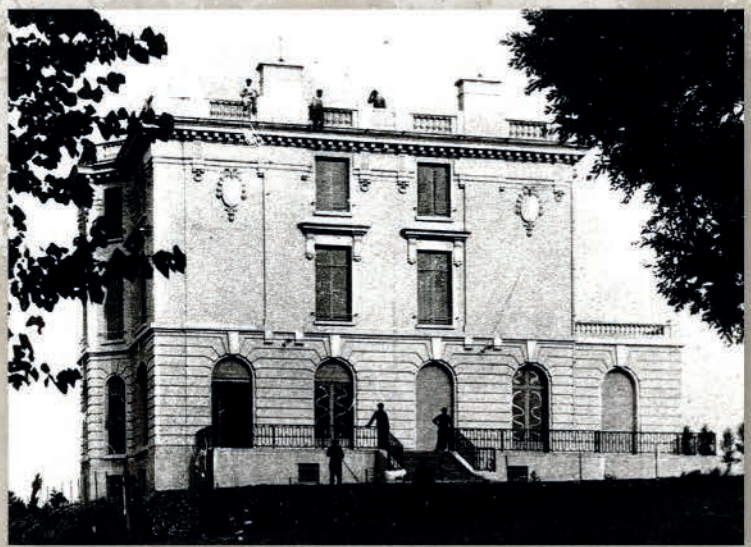
Je souffle un quignon de bougie allumée par mes collègues, c'est mon anniversaire, j'ai 45 ans. Depuis une année je suis médecin-chef d'un hôpital de campagne de l'armée allemande, je m'appelle Mathias Albach. Dès que je peux, je pose ma journée dans un carnet à la couverture chamarrée de sombre que m'a offert mon frère le jour de ma mobilisation. J'ai pris mon poste au cœur de l'hiver 1915 où un froid strident sciait la terre, les arbres et les hommes.

L'hôpital est installé dans le château du village de Wervicq, à 20 kilomètres d'Ypres, à la lisière du front. Cette bâtisse blanche, festonnée d'un parc et d'un bois, surplombe la rivière Lys, affluent de l'Escaut. On l'appelle le lazaret. Le printemps qui s'installe n'atténue pas les bombardements qui rugissent sans discontinuer, nous avons peint une immense croix rouge sur la terrasse pour éviter d'être une cible aléatoire.

Six médecins, douze infirmières, quatorze brancardiers m'entourent mais déjà le nombre de blessés qui arrive chaque jour du poste de secours établi en première ligne nous submerge ; ils sont plus de 400 pour un lieu qui peut en contenir un tiers de moins. Couloirs, lingerie, cave se changent en dortoirs mortifères.

17 juin 1917

Depuis six semaines, je n'ai pas eu une minute pour noircir quelques pages de mon carnet. Nous avons réquisitionné l'église du village pour augmenter notre capacité d'accueil et j'effectue des allers-retours sans cesse.



Le château de Wervicq au moment de la première guerre mondiale. ©DR

Les blessures des soldats sont polymorphes et notre équipement souvent peu adapté. Je me suis occupé ce matin de Markus Witt, jeune vigneron bavarois, intoxiqué par l'ypérite, ce gaz asphyxiant qui obstrue les poumons. Les yeux révulsés, la bouche engorgée*, Markus happe l'air qu'il lui reste.

Seule l'atropine soulage les gazés mais notre stock est insuffisant, nous testons donc deux nouveaux traitements, l'oxygénothérapie et la kinésithérapie respiratoire qui excavent les souffles. Markus Witt n'en profitera pas.

26 juin 1917

J'ai opéré trente-six heures d'affilée, avec un petit arrêt de quinze minutes toutes les deux heures pour manger ou boire un café, pour tenir. Nous n'en pouvons plus, moralement et physiquement nous sommes à bout.* Jacob Rosenberg, libraire à Berlin, a un trou à l'œil gauche comme un vase de porcelaine cassé*, nous avons placé un œil factice sous sa paupière, la différence de niveau sera masquée plus tard par des lunettes. Le tiers du visage de l'ouvrier rhénan Jürgen Klaas n'existe plus, nous avons greffé des lambeaux de peau prélevés sur son bras, mais comme souvent dans ces cas-là la constriction de ses mâchoires rend sa bouche obstinément fermée. Il subira, comme tant d'autres, « le procédé des sacs » : j'accrocherai à la mâchoire inférieure un sac contenant un poids de 250 grammes de cailloux, charbon ou gravier. Ce poids augmentera progressivement jusqu'à trois kilos et j'arriverai, entre huit jours et deux mois, à ouvrir de façon satisfaisante la bouche de Jürgen. Cette guerre « totale », comme on dit en haut-lieu, déchiquète les chairs et les os.



Les gueules cassées : ces drames donnent naissance à la chirurgie réparatrice.

3 août 1917

Jusqu'à la nausée, nous sommes saisis au cœur par le spectacle de nos malades. Dans chaque salle, un infirmier administre l'atropine, un autre fait jaillir les veines, un troisième administre l'oxygène… Contenu stomacal visqueux et liquide pulmonaire mousseux coulent au pied de chaque lit, la misérable pourpre du sang tache les draps. Certains blessés ont la triste chance de délirer et veulent se jeter sur l'ennemi.* Je soigne, parfois je colmate, mais trop souvent j'ai peu de chance de guérir ces hommes, maris, pères, amants, frères, ces soldats contraints, arrachés à leurs maisons et à leurs métiers pour mourir, là, sur une terre inconnue.

14 septembre 1917

Douceur de l'automne et douceur inhabituelle d'un moment partagé sur la terrasse autour d'un semblant de café. Nous regardions cet après-midi dans le parc les progrès sensibles du capitaine Günther Volker, amputé d'une jambe il y a un mois. Appuyé sur ses béquilles, droit, l'officier appréhende désormais le monde à cloche-pied.

Nous manquons de tout : de bandages, de sérums contre la diphtérie et le tétanos, de pommade à base de soufre, seul moyen d'apaiser les lésions de la gale.

Nous manquons aussi de l'affection des nôtres, des paysages de nos vies d'avant, d'un germe d'espoir.

Ma seule joie est de retrouver, même en pointillé, mon carnet car c'est mon meilleur instrument de stabilisation, je lui dois une forme d'équilibre.*

28 octobre 1917

La nuit dernière, j'ai accompagné une équipe de nos brancardiers au poste de secours, situé à 1 kilomètre du front. C'était pour eux la troisième nuit sans dormir, chargés de brancards et de blessés au milieu d'un danger indescriptible. Le poste, souterrain en voûtes profondes et obscures, est bardé de sacs de terre. Devant l'entrée, un lac de boue profond de 50 centimètres, au fond des bougies allumées fondent lentement dans des chandeliers improvisés. A chaque offensive, le poste de secours s'encombre de dizaines de soldats, broyés, mutilés. Les transfusions sont impossibles, je me limite à passer sur les plaies de la teinture d'iode qui fixe le sang, et les mains pleines de boues par manque d'eau, à multiplier les pansements, je ne suis qu'un triste empaqueteur de chairs sanglantes. * Une explosion intense fait trembler le tréfonds du poste, on me signale que les bombardements ont repris. Les cris des hommes entassés masquent la canonnade, le flot de travail me déborde, en une seconde de réflexion, je dois entrevoir et peser toute une existence d'homme*. Quatre de nos brancardiers sont morts.



Salle d'opération. Archives fédérales de Berlin 136-0572

26 novembre 1917

Parmi les arrivées de l'aube, Hans Vogt boulanger à Lübeck, 19 ans, il crie sans interruption. Hannah, une de nos infirmières, ne le quitte pas. Il voit des oiseaux bleus, il n'y a rien qui suit dans ce qu'il dit, il a le cerveau atteint*. Il délire, Hannah le console comme elle peut, il parle de sa mère, Hannah l'embrasse, remplace sa mère, il est heureux* et d'un battement de cœur manqué, il s'éteint.

Je ne supporte plus les hurlements de douleurs et le sang en cascade. Je m'effondre…



Transport de blessés. Archives fédérales de Berlin, 105 - DOA 7323.

11 décembre 1917

Je reprends mon poste, j'ai l'impression d'avoir dormi pour toute une vie. Mon équipe se bat depuis plusieurs jours pour convaincre l'Etat-Major de l'envoi supplémentaire de vaccins contre la fièvre typhoïde qui ravage nos soldats. Mais le haut commandement sait-il seulement l'horreur que nous partageons ?

11 février 1918

Même mon précieux carnet n'apaise plus rien, il se transforme en miroir d'une abjection quotidienne. En plus de la multitude de malades physiques s'ajoutent d'importantes affections d'ordre psychologique. Malgré l'absence de toute blessure, certains patients souffrent de troubles de la parole, de surdité, d'autres sont incapables de se tenir debout et de marcher. Leurs casques en métal, trop long sur les oreilles se changent en caisse de résonnance et amplifient le vacarme des pilonnages. Ils tombent, fous.

Au front, des combattants souffrent de confusion mentale aigüe : cette folie d'un instant fait d'un soldat désorienté qui part à l'assaut, un héros, ou un déserteur s'il fuit vers l'arrière… Nous ne savons pas les aider ou mal.



L'église de Wervicq transformée en hôpital de campagne. ©DR

Je termine une opération pour enchaîner une visite aux nouveaux blessés. Dans la salle des gazés, un caporal de notre armée tente de recouvrer son souffle. Je lui demande son nom. Adolf Hitler, me répond-il.

Jusqu'à la fin du conflit, dix mois plus tard, Mathias Albach n'a rien écrit sur son carnet à la couverture chamarrée de sombre. Démobilisé en janvier 1919, le médecin a réintégré ses fonctions à l'hôpital de la Charité à Berlin jusqu'à sa retraite. Il n'a plus jamais parlé de ses années de guerre.

Cette petite histoire dans la Grande Histoire met en scène un personnage fictif. Seules les phrases suivies d'un astérisque, issues de témoignages de médecins de guerre, sont authentiques. L'anecdote concernant Adolf Hitler est véridique. Il a séjourné au château de Wervicq en 1918.

Le 22 avril 2015, dans le cadre du Centenaire de la Grande Guerre, une commémoration s'est déroulée au monument national du Vieil Armand dans les Vosges. Elle a réuni le médecin-général Ingo Patschke et le médecin-général Jean-Marc Debonne, respectivement directeurs centraux des services de santé allemand et français.



©Ministère de la Défense



Le médecin marmandais Léon Vignau à l'hôpital militaire de Bar-le-Duc en 1915. Fonds AMM

Des femmes dans la guerre

L'armée des ombres



Carte postale de propagande après la mort d'Edith Cavell.

Souvent méconnu, le rôle des femmes dans le Renseignement a pourtant été d'une redoutable efficacité. Influencé par l'exemple de la britannique Edith Cavell, infirmière et espionne, l'Etat-Major français comble peu à peu son retard. «L'importance de leurs renseignements sur les déplacements des troupes ennemies, par route, rail ou air, leurs rencontres avec des officiers allemands, les informations fournies grâce à leur rôle auprès des blessés, des prisonniers, des déserteurs, se révèlent de plus en plus utiles» souligne Chantal Antier, historienne spécialiste de la Grande Guerre.


Louise de Bettignies ©DR

La Belgique retiendra le nom de Gabrielle Petit, qui transmet les positions et les mouvements ennemis, la France celui de Louise de Bettignies qui conçoit un vaste réseau d'espionnage, de Mathilde Lebrun, de Marthe Richard, de Marguerite Francillard ou de Jeanne Tichelly, l'Allemagne s'appuiera sur les talents d'Elsbeth Schragmüller… Beaucoup d'entre elles connaîtront un sort tragique. Mais celle que la postérité a choisi de retenir s'appelle Mata-Hari qui, pourtant, est souvent considérée aujourd'hui comme une « espionne de pacotille ».

L'héroïne de Loos


Emilienne Moreau. ©Collection privée

L'entrée en guerre bouscule les 16 ans d'Emilienne, jeune fille de Loos dans le Pas-de-Calais. Très vite, les troupes allemandes occupent sa ville et l'obligent à ouvrir une école de fortune dans une cave pour instruire les enfants de Loos. Traumatisée par la mort de son père et de son frère, Emilienne entre en

résistance. Le 25 septembre 1915, les Highlanders écossais du 9th Black Watch préparent une attaque pour reprendre Loos. La jeune fille prend alors contact avec les troupes britanniques et leur donne des informations sur les positions ennemies. L'offensive est lancée, la jeune fille abat quatre soldats allemands, sa maison se transforme en poste de secours dans lequel elle seconde un médecin écossais. Loos est reprise.

Citée à l'ordre de l'armée par le général Foch, elle reçoit la Military Medal et la Royal Red Cross.

Emilienne Moreau termine la guerre comme enseignante dans une école parisienne.

En 1945, elle sera l'une des six femmes à être faites Compagnon de la Libération par le général de Gaulle qui rend ainsi hommage à son courage pendant le deuxième conflit mondial. L'héroïne de Loos s'éteint à Lens le 5 janvier 1971.



Le général de Sailly remet la Croix de Guerre à Emilienne Moreau en 1915. ©BnF

Une seconde famille

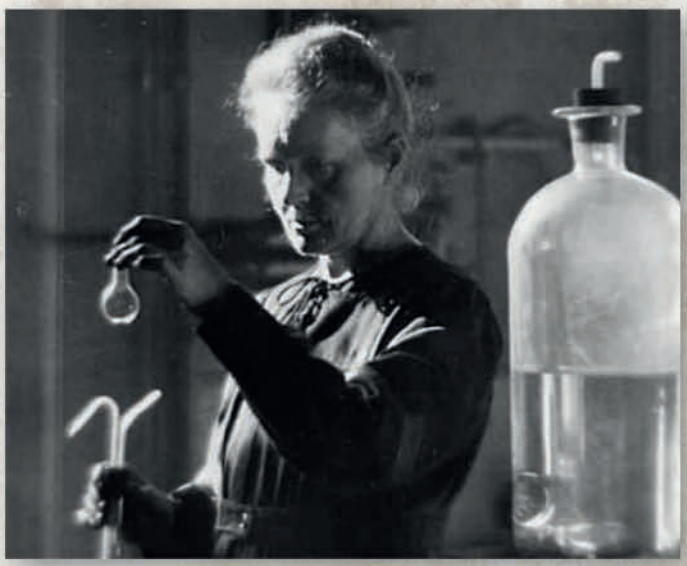


AMM - Fonds Heib

Au début de la guerre, les enfants des écoles envoient des colis aux soldats partis au front avec la certitude que la guerre sera courte. Au fil des mois, les « dames » des bonnes œuvres tricotent pulls, bonnets et chaussettes pour réchauffer les Poilus. En 1915, l'angevine Madeleine de Lens crée l'association « La famille du soldat » et l'initiative trouve un écho favorable auprès des journaux nationaux. Cette mobilisation incite jeunes femmes et jeunes filles à entretenir une correspondance avec des soldats, souvent livrés à eux-mêmes, pour les soutenir psychologiquement voire affectivement. On les appelle les marraines de guerre. Durant les quatre années du conflit, elles seront plus de 400 000 à tisser des liens épistolaires, à encourager leurs correspondants, à parfois tomber amoureuses. La plus célèbre d'entre elles, Madeleine Pagès, inspirera à Guillaume Apollinaire des écrits magnifiques.

L'excellence au service des blessés

Prix Nobel de physique en 1903, Prix Nobel de chimie en 1911 : les recherches de Marie Curie sur les radiations, ses travaux sur le polonium et le radium font d'elle une scientifique d'exception de renommée mondiale. Lorsqu'éclate la guerre, Marie Curie constate la pénurie d'appareils à rayons X dans les hôpitaux ; en effet, 21 postes de radiologie sont opérationnels en 1914, 10 fixes et 11 mobiles à dos de mulet.



Marie Curie dans son laboratoire. ©Musée Curie

Convaincue que le transport des blessés à l'arrière représente un péril supplémentaire, elle crée 18 unités radiologiques mobiles en adaptant des voitures avec du matériel idoine : des rideaux noirs, des gants de protection et une dynamo de 110 volts qui, actionnée par le moteur de la voiture, alimente le tube à rayons X. Bientôt 200 véhicules, surnommés « les petites curies » parcourent le front et au volant de l'un d'entre eux, la scientifique française se rend sur des zones de combat, notamment à Verdun. Relayée par sa fille, Irène, Marie Curie se dégage un temps précieux pour former en deux ans 150 manipulatrices en radiologie. A la fin de la guerre, 1,1 millions de radios ont été effectuées et des milliers de vies sauvées.

Marie Curie meurt à l'été 1934 des suites d'une leucémie déclenchée par une trop grande exposition aux éléments radioactifs. Elle sera la première femme à entrer au Panthéon, le 20 avril 1995.



Les « petites curies » ont sillonné les tranchées. ©Archives Curie et Joliot-Curie

« Une indomptable énergie »



Nicole Mangin ©DR

Lorsque le glas de la mobilisation sonne le 2 août 1914, Nicole Mangin est en poste à l'hôpital Beaujon à Paris. Cette jeune femme de 36 ans, divorcée et mère d'un petit garçon est une spécialiste reconnue de la tuberculose. Mobilisée par erreur (son nom mal orthographié laisse penser à l'Etat-Major que c'est un homme), elle arrive fin août 14 à l'hôpital de Bourbonne-les-Bains en Haute-Marne. A l'accueil stupéfait et misogyne du médecin-capitaine, elle réplique: « Vous m'en voyez désolée mais je suis affectée dans votre établissement et je me sens parfaitement apte à remplir les fonctions qui m'incombent ».

La hiérarchie pense s'affranchir de « cette midinette » en l'expédiant dans un hôpital réputé calme, Verdun. Nicole Mangin donne alors toute l'étendue de sa compétence et de son courage : elle opère sous les bombardements, soigne sous des tentes de fortune et sillonne le champ de bataille au volant d'une camionnette sanitaire secondée par un brancardier et un infirmier pour prodiguer les premiers soins aux mille blessés quotidiens.

Fin 1916, elle est nommée dans la Somme, puis dans le Pas-de-Calais où elle dirige une unité de traitement des tuberculeux. En 1917, enfin reconnue par les autorités militaires, elle prend la direction de l'hôpital Edith-Cavell à Paris qui forme des infirmières-auxiliaires. Le docteur Nicole Mangin sera l'unique femme médecin affectée au front : « Je dois à mes caducées le prestige qu'il m'a fallu parfois auprès des ignorants et des sots ». Probablement atteinte d'un cancer incurable, Nicole Mangin met fin à ses jours le 6 juin 1919.



Le docteur Mangin donne un cours de vaccination à ses infirmières en 1917. ©DR

La récré intelligente

Mots en vrac

S	O	U	S	C	R	I	P	T	I	O	N	S	M	H	M
O	O	I	U	G	X	I	O	R	O	R	J	A	M	O	A
U	V	L	S	E	U	A	P	B	P	P	E	N	A	P	R
T	I	B	I	E	N	E	E	C	L	H	U	G	I	I	R
I	E	R	N	D	O	A	R	R	E	E	X	O	N	T	A
E	N	V	E	U	A	U	A	I	U	L	S	I	D	A	I
N	F	F	S	N	S	R	T	E	R	I	U	S	O	U	N
M	O	E	I	O	F	C	I	I	S	N	R	S	E	X	E
O	R	E	R	R	I	A	O	T	L	S	M	E	U	S	S
R	T	R	U	M	M	N	N	U	E	S	E	F	V	F	D
A	E	C	O	L	E	I	S	T	R	C	N	E	R	A	E
L	M	M	O	R	T	S	E	E	S	A	A	M	E	T	G
O	P	E	N	U	R	I	E	R	U	U	G	M	G	I	U
P	R	O	P	A	G	A	N	D	E	L	E	E	E	G	E
G	U	E	U	L	E	S	C	A	S	S	E	E	S	U	R
E	N	S	E	I	G	N	E	M	E	N	T	S	I	E	R
R	T	A	I	D	E	R	E	C	O	N	F	O	R	T	E

Retrouvez les mots cachés (horizontalement, verticalement ou en diagonale) dans la grille de lettres :

AIDER - ANGOISSE - BIEN - BLESSES - COURAGE - ECOLE - EMPRUNT - ENFANTS - ENSEIGNEMENT - FATIGUE - FEMME - FERMES - FORTE - GUERIR - GUEULES CASSEES - HOPITAUX - INFIRMIERES - JEUX - MAIN D'ŒUVRE - MARRAINES DE GUERRE - MORT - OPERATIONS - ORPHELINS - OUTILS - PENURIE - PLEURS - PROPAGANDE - RECONFORT - SEULES - SOINS - SOLIDARITE - SOUTIEN MORAL - SOUSCRIPTIONS - SURMENAGE - USINES - VIE

Avec les lettres restantes, trouver le nom d'un organisme et celui d'une femme qui ont énormément œuvré sur le plan médical durant la guerre ainsi que le verbe qui correspond au but de leurs actions.

Solution : CROIX-ROUGE, MARIE CURIE, SAUVER

Le mot juste

Les hommes partis à la Guerre, les femmes s'investissent dans le …….. des soldats, les soins aux blessés, l'aide des familles des mobilisés. Elles se transforment en ……, les « anges blancs », pour soigner les blessures mais également apporter un …… psychologique et moral aux nombreux blessés. Certaines deviennent marraines de guerre et échangent ainsi de la …….. et des ……. avec des soldats sans famille. Mais rapidement, devant le constat de la durée de la guerre, elles se voient contraintes de remplacer les hommes dans les travaux des …….. , dans les ……., les ateliers, l'administration, les transports. En ce qui concerne les travaux agricoles, afin d'assurer à leur famille un minimum de ……. et de revenus, elles labourent, sèment, fauchent, taillent, récoltent, s'occupent des troupeaux. Dans les usines, elles deviennent « munitionnettes », vérificatrices, calibreuses, forgeronnes ou pontonnières. On comptait 400 000 munitionnettes en 1918. Le travail est mal payé, les salaires représentent 25 % à 50 % maximum de celui d'un homme en 1917. Elles prennent des postes de conductrices de tramways, de pompiers, de gardes-champêtres, de ramoneurs. L'……. du père créé un …… familial que la mère essaie de compenser du mieux qu'elle peut en assumant des tâches très lourdes tout en essayant de se montrer rassurante pour ses enfants. Les …….. se voient également contraints de travailler alors qu'ils sont nombreux à souffrir de pénurie alimentaire. Leur rémunération atteint tout juste la moitié de celle des femmes. De ce fait …… est très important dans les écoles.

L'exaltation du sentiment …….. se fait à travers les jeux, les jouets mais également la lecture, les devoirs et les leçons à l'école. Dès 1914, les circulaires ministérielles incitent les enseignants à exalter …….. des soldats et à faire de la guerre le principal …… de réflexion et d'étude. Une loi du 28 mars 1882 avait déjà institué l'instruction militaire à l'école et la formation militaire est doublée d'un …… patriotique.

Les enfants sont très utilisés dans l'imagerie patriotique, même le …….. de cette période se veut patriotique et guerrier.

Certains très jeunes …… se sont distingués comme par exemple Jean-Corentin Carré, engagé …….. à 15 ans, mort au combat aérien en 1918 et Gustave Chatain, plus jeune caporal de l'armée à 15 ans qui fit neuf prisonniers.

…… de cette guerre entraîne la promulgation de diverses lois, comme celle du 27 juillet 1917 qui créé le statut de ……

réconfort - infirmières - soutien - correspondance - colis - champs - usines - nourriture - absence déséquilibre - adolescents - l'absentéisme - patriotique - l'héroïsme - sujet - enseignement - jouet héros - volontaire - L'atrocité - Pupille de la Nation

Chronologie de la Grande Guerre

28 juin 1914 > Assassinat à Sarajevo de l'héritier de l'Empire austro-hongrois, François-Ferdinand, par des nationalistes serbes.

1er août 1914 > Par le jeu des alliances entre pays, toute l'Europe plonge dans la guerre.

3 août 1914 > L' Allemagne déclare la guerre à La France.

6-10 septembre 1914 > Bataille de la Marne

22 avril 1915 > 1ère utilisation des gaz asphyxiants à Ypres

23 mai 1915 > L' Italie entre en guerre aux côtés des alliés (France, Angleterre, Russie)

21 février 1916 > Début de la bataille de Verdun

1er juillet 1916 > Début de la bataille de la Somme

18 novembre 1916 > Fin de la bataille de la Somme

18 décembre 1916 > Fin de la bataille de Verdun

8-12 mars 1917 > Début de la Révolution russe

2 avril 1917 > Les Etats-Unis entrent en guerre

20 mai 1917 > Mutinerie dans l'armée française

23 mars 1918 > Début des bombardements de Paris par le canon allemand « La Grosse Bertha »

3 novembre 1918 > L' Autriche -Hongrie signe l'armistice à Villa Giusti (Italie)

9 novembre 1918 > Abdication de l'empereur allemand Guillaume II. Proclamation de la République allemande

11 novembre 1918 > L' Allemagne signe l'armistice à Rethondes



4 années, 4 expositions

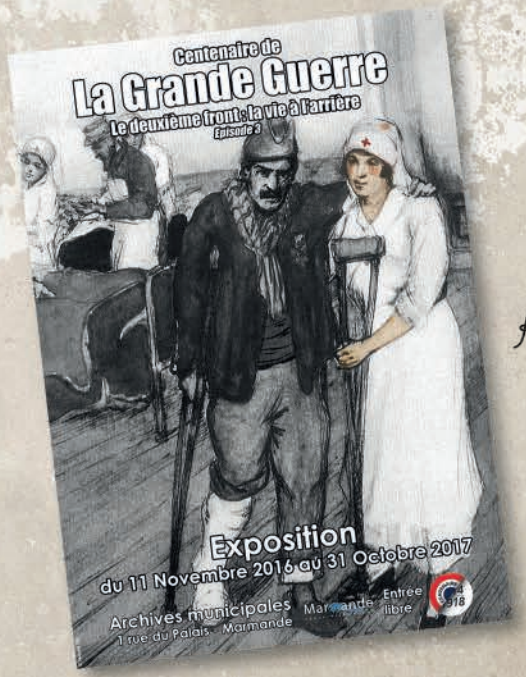
La Ville de Marmande célèbre
le centenaire de la Grande Guerre
avec quatre expositions aux archives municipales

De Sarajevo à la Mer du Nord
11 novembre 2014 > 31 octobre 2015

Des tranchées à l'enfer de Verdun
11 novembre 2015 > 31 octobre 2016

Le deuxième front : la vie à l'arrière
11 novembre 2016 > 31 octobre 2017

1917 / 1918 : du doute à la victoire
11 novembre 2017 > 30 novembre 2018



Exposition du 11 novembre 2016
au 31 octobre 2017
Ouverture au public du lundi au vendredi
de 14h à 17h - Entrée libre

Archives municipales de Marmande
1 rue du Palais
Tél. 05 53 93 47 24
mairie-marmande.fr
facebook.com/villedemarmande

Marmande
TERRE DE GARONNE

La Ville de Marmande remercie chaleureusement de leur précieuse contribution :
Madame Béatrice Prat, présidente de la Croix rouge unité locale de Marmande et la Croix rouge française
Monsieur François Baury, Monsieur Jean-Pierre Guidoni, la Ville de Wervicq-Sud, les Archives fédérales de Berlin et les Archives militaires de Fribourg.

TABLE DE MULTIPLICATION

2	fois	1	font	2
2	—	2	—	4
2	—	3	—	6
2	—	4	—	8
2	—	5	—	10
2	—	6	—	12
2	—	7	—	14
2	—	8	—	16
2	—	9	—	18
2	—	10	—	20
2	—	11	—	22
2	—	12	—	24

3	fois	1	font	3
3	—	2	—	6
3	—	3	—	9
3	—	4	—	12
3	—	5	—	15
3	—	6	—	18
3	—	7	—	21
3	—	8	—	24
3	—	9	—	27
3	—	10	—	30
3	—	11	—	33
3	—	12	—	36

4	fois	1	font	4
4	—	2	—	8
4	—	3	—	12
4	—	4	—	16
4	—	5	—	20
4	—	6	—	24
4	—	7	—	28
4	—	8	—	32
4	—	9	—	36
4	—	10	—	40
4	—	11	—	44
4	—	12	—	48

5	fois	1	font	5
5	—	2	—	10
5	—	3	—	15
5	—	4	—	20
5	—	5	—	25
5	—	6	—	30
5	—	7	—	35
5	—	8	—	40
5	—	9	—	45
5	—	10	—	50
5	—	11	—	55
5	—	12	—	60

6	fois	1	font	6
6	—	2	—	12
6	—	3	—	18
6	—	4	—	24
6	—	5	—	30
6	—	6	—	36
6	—	7	—	42
6	—	8	—	48
6	—	9	—	54
6	—	10	—	60
6	—	11	—	66
6	—	12	—	72

7	fois	1	font	7
7	—	2	—	14
7	—	3	—	21
7	—	4	—	28
7	—	5	—	35
7	—	6	—	42
7	—	7	—	49
7	—	8	—	56
7	—	9	—	63
7	—	10	—	70
7	—	11	—	77
7	—	12	—	84

8	fois	1	font	8
8	—	2	—	16
8	—	3	—	24
8	—	4	—	32
8	—	5	—	40
8	—	6	—	48
8	—	7	—	56
8	—	8	—	64
8	—	9	—	72
8	—	10	—	80
8	—	11	—	88
8	—	12	—	96

9	fois	1	font	9
9	—	2	—	18
9	—	3	—	27
9	—	4	—	36
9	—	5	—	45
9	—	6	—	54
9	—	7	—	63
9	—	8	—	72
9	—	9	—	81
9	—	10	—	90
9	—	11	—	99
9	—	12	—	108

10	fois	1	font	10
10	—	2	—	20
10	—	3	—	30
10	—	4	—	40
10	—	5	—	50
10	—	6	—	60
10	—	7	—	70
10	—	8	—	80
10	—	9	—	90
10	—	10	—	100
10	—	11	—	110
10	—	12	—	120